63e ANNÉE AVRIL 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La Souffrance

L'homme qui, arrivé au point culminant de la vie, avant de s'engager sur l'autre versant, plus court et plus rapide, jette un regard sur le passé, y trouve presque toujours l'explication de tout ce qui lui avait paru incompréhensible au moment où les événements s'accomplissaient. Il voit se dérouler, s'enchaîner toutes les phases de son existence ; il peut se rendre compte qu'il eût fallu, bien souvent, peu de chose, pour pousser dans une autre direction toute une vie que rien ne peut plus changer, et qu'il n'a pas toujours dépendu de lui d'éviter l'écueil sur lequel finalement, après bien des péripéties, vient quelquefois sombrer tout son bonheur terrestre.

Il distingue aussi clairement les erreurs, les fautes qu'il a pu commettre, et les conséquences qui devaient forcément en résulter. Son destin, ici-bas, lui apparaît définitivement fixé et, si notre belle philo-

sophie ne lui est pas inconnue, il sait pourquoi il a été frappé, pourquoi il souffre encore peut-être, et il supporte courageusement l'épreuve, quelque dure qu'elle soit. Il se rend compte du but qui lui avait été assigné et respire un moment, après les efforts qu'il a faits pour l'atteindre, s'il ne s'en est pas laissé détourner par les pierres et les ronces du chemin.

Nous ne sommes pas venus en ce monde par un simple fait du hasard, pour y vivre une vie quelconque, dépourvue de toute initiative, comme celle des végétaux. Soit que, désincarnés, nous ayons demandé à subir les épreuves dont cette existence devait être accompagnée, soit qu'elles nous aient été imposées par le Grand Etre, suprême directeur de nos destinées, en vue de quelque mission ou pour servir à notre avancement personnel, dès que nous avons franchi la première étape, nous devons en parcourir toutes les autres, et nous voyons que, malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles qui peuvent, à certains moments, nous faire dévier de notre route, nous sommes toujours ramenés, par l'enchaînement des circonstances, qu'elles soient créées par la joie ou par la douleur, sur le chemin qui nous a été tracé. Nous pouvons constater que tout concourt à la réalisation des événements qui sont inscrits au livre de notre destinée, et que rien ne peut nous détourner du but vers lequel nous devons marcher. Dans les passages les plus difficiles, nous sommes parfois soutenus, guidés, par de chers invisibles qui veillent sur nous de toute la force de leur affection. C'est une vérité évidente, surtout pour ceux qui ont à remplir une tâche bien déterminée.

Mais ceci reste complètement en dehors de toute conception, nous vouant d'avance, irrévocablement, aux coups de la fatalité. Toute liberté nous est laissée, nous agissons à notre gré, et, soit en bien, soit en mal, nous sommes toujours pour quelque chose dans tout ce qui nous arrive. Ce qu'il y a de fatal dans notre destinée ne se dévoile à nos yeux que lorsque toute notre action est épuisée, et que nous nous trouvons en présence d'un résultat définitivement acquis.

Et c'est précisément en cela que se révèle la profonde sagesse qui a voulu que nous ignorions, dans cette existence, le passé de nos vies antérieures, comme les joies infinies ou les épreuves cruelles que peut nous réserver l'avenir. Grâce à cette ignorance même, nous conservons notre libre arbitre. Notre volonté, en toute indépendance, peut agir dans le sens qui lui paraît le meilleur. Nous luttons, désespérément quelquefois, parce que nous ignorons tout de ce qui *doit être*. Mais ces efforts qui pourraient paraître perdus si l'on ne considérait que le but à atteindre, et dont rien ne peut nous détourner, sont bien loin de rester stériles et ils servent toujours à notre avancement.

Ainsi se trouve écarté tout ce qu'une fatalité connue pourrait avoir de dangereux pour notre évolution spirituelle, en nous montrant d'avance l'inutilité de toute action.

Nous ne devons pas rester inactifs, l'inaction étant contraire à la réalisation de tout progrès. Seules, l'éternelle lutte contre le mal, et la souffrance, peuvent affiner notre âme, l'élever, et nous amener jusqu'au sacrifice de nous-mêmes, au besoin, pour réaliser la tâche que nous avons à accomplir.

La souffrance surtout, au point de vue de notre avancement, est essentiellement salutaire. Elle nous oblige à réfléchir et nous pousse à la méditation, dans laquelle nous puisons la force nécessaire pour résister aux épreuves, souvent bien cruelles, que nous avons à traverser. L'homme qui ne connaît que les plaisirs d'une existence facile, n'a pas le temps d'écouter la voix de sa conscience si rien ne vient le soustraire un moment à sa vie de dissipation. Il ne réalisera donc aucun progrès moral, ignorera le repentir régénérateur s'il avait à expier quelque faute, et terminera une vie complètement inutile dans le matérialisme et la sensualité. C'est du temps perdu, une existence à recommencer ici-même, sans compter les tourments de l'esprit, tenaillé par le sentiment de son indignité ou par le remords, après sa désincarnation.

D'une manière générale, donc, l'homme ignore tout de son passé — dans ses existences précédentes — comme de son avenir. Et il est bon qu'il en soit ainsi pour qu'il puisse, en toute indépendance, travailler à son avancement. C'est seulement lorsqu'il retourne à la vie spirituelle, qui est la vie intégrale dans l'Éternité, que toutes ses incarnations lui apparaissent depuis les temps les plus reculés.

Il en est pourtant, parmi les humains, qui ont connu — ou qui connaissent — les détails de leurs existences successives, des plus rapprochées surtout, et qui, des leçons qu'ils en ont reçues, ont pu tirer des conclusions pour ce que leur réserve l'avenir. Ces privilégiés sont rares ; la faveur dont ils sont l'objet est presque redoutable, car elle leur impose de dures obligations. Mais ce sont des sages. Ceux-là ont pour mission d'éclairer les foules ; ils s'efforceront de répandre un peu de lumière, et feront peut-être avancer d'un pas notre pauvre humanité ; ils souffriront pour elle, mais l'amour de la vérité et de la justice les guide, et la souffrance ne les effraie pas.

La connaissance de l'avenir, outre qu'elle arrêterait notre action en rendant inutiles toute initiative et tout effort physique ou moral, ne peut être désirable pour tous. Certains d'entre nous ont pu en faire la navrante expérience : Un jour, un être cher se trouve atteint dans sa

santé. Le mal est bientôt connu ; c'est un de ceux qui ne pardonnent pas. Le malade pourtant, pendant des mois, parfois pendant des années, peut conserver l'espoir d'une guérison qui n'est pas possible. Nous nous efforçons d'entretenir ses illusions. Notre affection grandit à mesure que l'échéance fatale approche. Nous cherchons désespérément à graver dans notre mémoire un geste, un mot, un regard !... Que ne ferions-nous pas pour retenir tout entier l'être aimé qui s'en va ! La pensée que nos vœux les plus ardents comme les soins les plus dévoués sont complètement inutiles nous exaspère ; nous voudrions crier notre douleur, et nous devons endurer silencieusement les plus atroces tortures morales ; il faut que nous cachions nos angoisses et que nous montrions toujours le même visage souriant !...

Voilà ce que peut faire de nous un coin soulevé du voile qui recouvre l'avenir.

Tout le monde, malheureusement, n'est pas encore spirite, et même celui qui l'est ne peut envisager, sans une douleur profonde, une séparation qui s'accomplit dans d'aussi poignantes conditions. D'ailleurs, certaines révélations ne seraient-elles pas plus cruelles que la mort même?

Non, nous ne serions vraiment pas dans les conditions voulues pour avoir dès maintenant la connaissance de ce que l'avenir nous réserve, même si, pour conserver l'exercice de notre libre arbitre, nous ne devions pas l'ignorer. Et nous avons bien assez d'autres occasions de souffrir !

La souffrance ! Quel que soit le chemin que nous suivons, nous sommes toujours sûrs de la rencontrer. Elle vient à son heure et, fatalement, elle nous atteint ! Il faut donc qu'elle ait son utilité. Elle est, peut-être, le critérium le plus sûr de la nature des esprits : sous son aiguillon, le mauvais, d'abord, s'aigrit, se révolte, et souvent, devient plus mauvais encore ; le bon, au contraire, supporte courageusement l'épreuve, se résigne et marche vers la sainteté.

« Plus un homme est parfait, plus il sent le bien, plus aussi la douleur » a dit Le Dante.

Dans tous les cas, la souffrance a des fins qui sont toujours les mêmes : Le perfectionnement de l'Etre, dans un temps qui varie suivant la nature bonne ou mauvaise de chacun.

Nous voyons parfois les plus méritants, que tout semblait devoir mettre hors d'atteinte, accablés sous des coups qui restent inexpliqués. Ils n'expient pas toujours le coupable passé d'une existence antérieure ; leurs épreuves peuvent n'avoir pour but que leur avancement. Ils souffrent parce qu'il faut souffrir pour connaître la vie et en tirer tous les enseignements qu'elle contient. Et comme, bien souvent, dans leur

entourage, aucun élément pervers ne se trouverait pour provoquer d'injustifiables tourments, des êtres bons, qui ne sont, en ce cas, que les instruments du destin, deviennent, contre leur volonté, les agents inconscients d'une force mauvaise de l'action de laquelle ils souffrent également.

Celui qui mourrait sans avoir souffert n'aurait pas vécu.

Souffrir, c'est vivre !

Il en est aussi qui, dans cette existence même, paient ce qu'ils y ont fait de mal.

La souffrance est donc indispensable, et, soit ici, soit dans l'Au-delà, nous ne pouvons pas l'éviter. Tout indique que les privilégiés sont ceux qui, dans cette vie, épuisent la plus grande somme de souffrances terrestres, car ils acquièrent ainsi la paix dans l'éternité.

C'est sur la terre que Jésus a souffert. Et sa mort a prouvé la nécessité de la souffrance, puisque, malgré son cri de détresse à Gethsémané, son martyre ne lui a pas été épargné.

KERMARIO.

La plus grandiose des Sciences

Des savants prétendent que le psychisme est la plus grandiose des sciences. On est généralement porté, quand on s'adonne avec passion à une spécialité, à lui attribuer une importance extrême. Il vous serait malaisé de démontrer à certains collectionneurs de médailles, de timbres, d'affiches ou de vieilles serrures qu'on peut, avec moins de frais, employer son temps plus utilement. Cette manie vous fait sans doute sourire ; vous auriez tort néanmoins de lui refuser votre indulgence, car elle est très innocente, surtout comparée avec celle des politiciens de cabaret ou de salon qui, sur la foi de leur journal, assemblent dans leur cerveau les opinions les plus bizarres. Les spirites sont accusés, eux aussi, d'avoir leur manie. On ne leur ménage certes pas les quolibets et, — qui sait? — lorsque l'occasion se présente, vous vous donnez le plaisir, avec un léger haussement d'épaules accompagné d'un fin sourire, de tomber sur ces naïfs. Permettez qu'on vous prenne directement à partie. Vous êtes assez charitable pour consentir à sacrifier quelques instants, sinon dans le but de vous éclairer, puisque vous avez des lumières suffisantes, du moins dans celui de vous informer s'il n'y a pas en faveur d'un accusé des circonstances atténuantes.

En quoi consiste la tâche du savant? D'abord à constater des faits et, quand il s'est convaincu de leur réalité, à chercher la loi qui les régit. Parmi ces faits, les uns sont susceptibles d'être reproduits à volonté, parce que l'on connaît les conditions qu'il faut réunir pour les faire naître: ils relèvent des sciences d'expérimentation. D'autres, dont on ignore la constitution intime, ne peuvent être étudiés que lorsqu'ils s'offrent à nous : ils relèvent des sciences d'observation. Les phénomènes psychiques appartiennent à cette seconde catégorie, intermittents, dus souvent à l'intervention inconsciente d'individus particulièrement doués, les médiums. « Comment les expliquez-vous? » demandait-on à un célèbre physiologiste. « Je n'explique pas, répondit-il ; j'enregistre. »

Certains de ces phénomènes, physiques ou intellectuels, se présentent avec tous les caractères distinctifs de la personnalité. Ne sont-ils que le produit du subconscient du médium ou procèdent-ils d'individualités distinctes, mais invisibles, qui se servent du médium pour communiquer avec nous? Les savants sont partagés entre ces deux hypothèses. On a pourtant l'impression que l'hypothèse spirite gagne du terrain, parce qu'elle répond le mieux aux exigences du bon sens. C'est ainsi que des hommes de grande valeur, après avoir longtemps hésité, se sont enfin décidés pour elle, ne pouvant recourir à la mémoire latente, à la transmission de pensée ou à la télépathie. Il leur a fallu, de guerre lasse, convenir que les résultats obtenus dépassent de beaucoup les capacités du subconscient auquel on assigne un rôle singulièrement démesuré. Il suffit quelquefois, après une résistance obstinée, d'une légère secousse pour imprimer à nos idées une direction différente. D'un point de vue opposé, les choses nous apparaissent sous un aspect nouveau et ce qui nous avait semblé absolument invraisemblable devient tout à fait naturel. Qui n'a éprouvé des impressions de ce genre?

Songez maintenant à l'éblouissement d'une âme envahie par la révélation d'une région inconnue où se meuvent des personnalités que la mort a transformées, mais non anéanties. Pendant que vous êtes là méditatif, il y a, dans l'espace limité par les murs de votre appartement, des êtres invisibles qui, non pourvus d'un cerveau semblable au vôtre, ont néanmoins une vie intellectuelle, sont les témoins de vos actes et se portent à des distances inouïes avec la rapidité de la pensée, sans être arrêtés par aucune barrière. La matière n'est pas pour eux ce qu'elle est pour nous ; ils la pénètrent comme les rayons du soleil passent à travers le verre. Aussi ont-ils de l'univers une opinion complètement différente de celle qu'ils eurent avant de se désincarner, incapables de nous en donner, dans leurs communications, la moindre idée, parce que nous n'aurions pas, pour les comprendre, les facultés nécessaires.

La mort, en déchirant le voile de chair, vous introduira dans leur compagnie. Vous serez alors comme un aveugle à qui on a fait l'opération de la cataracte et qui aurait la surprise de se trouver au milieu de parents et d'amis qu'il croyait définitivement perdus. C'est tout un avenir qui s'ouvre, plein de mystère, infini, passionnant, une féerie dont on soupçonne l'existence dans une ombre encore épaisse où la science nouvelle jette de faibles clartés. N'est-ce pas grandiose et que sont, comparées avec celle-là, les découvertes accumulées depuis des milliers d'années, par les autres sciences?

Direz-vous que le psychisme présente ce caractère de n'être pas d'une utilité pratique, immédiate, universelle, comme par exemple la physique et la chimie, ce qui le mettrait dans un état de réelle infériorité?

Appartiendriez-vous à l'espèce, aujourd'hui si nombreuse, des matérialistes complets qui unissent la pratique à la théorie? On ne vous fait pas l'injure de le supposer. Vous avez peut-être une conception matérialiste du monde et de la destinée ; mais, par une inconséquence heureusement fréquente, vous avez les sentiments et la dignité de vie d'un spiritualiste convaincu. En revanche, que de prôneurs du spiritualisme se conduisent comme les pires matérialistes ! Prenons le jouisseur vulgaire, le mercanti âpre, le politicien sans scrupules, le dévot doucereux et dur. La grande préoccupation de ces hommes est de se caser dans ce monde le plus confortablement possible. Leur idéal, c'est de gagner de l'argent pour se procurer des plaisirs, d'avoir le luxe de la table, du vêtement, de l'habitation, d'aller en automobile, de faire des séjours prolongés dans les villes d'eaux, ou, s'ils sont de condition très humble, ils envient les gens d'en haut, rêvent d'une révolution qui les mette à un niveau plus élevé, et, en attendant, profitent de l'augmentation des salaires, non pour réaliser des économies en vue des jours mauvais, mais pour imiter les riches dans la course à la jouissance.

Naturellement ces hommes apprécient surtout les sciences qui servent à rendre ainsi la vie plus agréable, la physique et la chimie, dont les inventions contribuent au développement de l'industrie et du commerce, en répandant leurs bienfaits, inégalement distribués, il est vrai, dans les demeures des pauvres comme dans celles des millionnaires. Il est très avantageux, dans des cas pressants, de prendre le train express ou d'avoir par téléphone des nouvelles d'un parent dont la santé vous inquiète. La vapeur, l'électricité, voilà des forces de la nature qu'il est éminemment important d'utiliser ! Aussi les savants qui ont découvert les moyens de s'en servir occupent-ils la première place dans la considération des matérialistes ayant des goûts intellectuels. Quant aux matérialistes très peu enthousiastes des choses de l'esprit, leur admiration va

surtout aux avisés qui exploitent les inventions pour en tirer des bénéfices. A notre époque de débordante démocratie où il semble que les qualités morales devraient avoir la primauté, quand on dit d'un homme distingué : « Il est pauvre comme un rat ! » cette expression populaire est la formule d'une commisération légèrement méprisante. On n'a rien à attendre de lui, tandis que l'homme opulent, même lorsqu'on le sait dur à la détente, vous laisse toujours l'espoir d'un profit. La morale de l'intérêt en action !

Ces hommes, emmurés dans le monde visible, ne cherchez pas à les convaincre de la grandeur d'une science qui nous transporte dans l'Au-delà. Dès les premiers mots, vous vous trouveriez devant une porte solidement verrouillée, et, soit qu'on gardât un silence réfrigérant, soit qu'on vous répondit d'une manière évasive, vous auriez l'impression de vous être mis dans une situation un peu ridicule. Vous n'auriez des chances d'aboutir qu'en vous adressant à des esprits ouverts, capables de comprendre que la conception matérialiste de la nature et de la vie n'est pas un dogme sacré et qu'on peut être à la fois spiritualiste et éclairé.

Je suppose, pour rester dans la vraisemblance, que vous êtes de ceux qui consentent à discuter. Vous ne professez aucun dédain pour les biens de la terre ; vous y aspirez par des moyens honnêtes, ce dont aucun homme sensé ne vous fera un reproche. Vous jouissez d'un grand confort dans une magnifique demeure où sont réunis tous les raffinements de la civilisation. On vous envie et il est possible que vous ne soyez pas un homme heureux. Les nécessiteux du voisinage se figurent que vous nagez dans la joie comme dans l'abondance, étant persuadés qu'il suffit d'être riche pour n'avoir plus rien à désirer. Cependant, habitué au superflu, vous ne sentez guère l'avantage de le posséder ; votre pensée se porte vers des biens qui vous manquent. Vous avez un cœur sensible, une conscience délicate, une intelligence appliquée à la recherche de la vérité, et, quoique doué d'une santé excellente, vous ne trouvez pas dans votre prospérité un parfait contentement. La mort vous a ravi des êtres chers ; le spectacle de l'injustice vous navre ; le problème du mal vous secoue rudement. Quel fond de mélancolie dans l'âme de ce capitaliste! Tel chemineau qui lui demande l'aumône a l'air plus dégagé de soucis.

Des circonstances favorables vous permettent d'assister à des séances de médiumnité. Vous prenez goût à la science nouvelle et la perspective de l'Au-delà s'ouvre devant votre imagination jusque-là brusquement arrêtée par le mur de l'inconnu. Une lumière accompagnée d'apaisement se fait dans votre destinée, parce que vous avez désormais le pressen-

timent d'un avenir où vous retrouverez les disparus, où les iniquités d'ici-bas seront réparées, où le mystère de la douleur s'éclaircira. Ce résultat n'est-il pas aussi positif que ceux dont nous sommes redevables à la physique et à la chimie? Vous savez, par expérience, combien les souffrances morales sont parfois dévorantes et si le spiritisme contribue, sinon à les supprimer, du moins à les atténuer, la science sur laquelle il repose ne mérite-elle pas d'être placée à un rang très élevé?

Cet avantage, parce qu'il n'est pas palpable et qu'on ne peut se le procurer à volonté, manque du caractère d'universalité qui, dans d'autres domaines, impose à tous, indistinctement, la croyance. Cependant, le nombre des gens susceptibles de s'intéresser au psychisme est beaucoup plus considérable qu'on ne pense, et, d'ailleurs, grâce à l'autorité des savants et à la collaboration de la presse, un courant d'opinion se dessinera bientôt, entraînant une multitude d'adhérents, incapables d'expérimenter, mais suffisamment renseignés par les ouvrages de vulgarisation. Il y a des réfractaires, on vous le concède, que les arguments les plus décisifs ne pourront jamais ébranler. L'association des idées suscite en moi le souvenir lointain d'un matérialiste forcené qui, pour manifester son acharnement contre tous les cultes, déclarait bien haut et à tout propos qu'il serait enterré civilement. Il avait consigné sa volonté dans un testament que ses héritiers ont prudemment respecté, parce qu'il contenait une clause redoutable. Je l'ai entendu dire, un jour, rouge de colère, ce qui lui arrivait constamment : « Si je croyais que je dusse changer d'opinion, je préférerais me suicider ! » Un moyen de le mettre en fureur était de lui parler des prêtres. La moindre allusion à Dieu et à la vie future le faisait sortir des gonds : il bouillait, il éclatait, il pestait. Impossible de découvrir dans cette âme le moindre vestige de spiritualisme, quoiqu'il ne fût pas, rendons-lui cette justice, un malhonnête homme en affaires. Il était, jusqu'au fanatisme, un dévot de l'impiété. Vous eussiez cherché vainement à le convaincre de la vérité du spiritisme, car il ne vous eût pas laissé parler. Parmi les libres penseurs de votre entourage, beaucoup, la plupart peut-être, ne sont pas irritables à ce point. La flamme de l'adoration et de l'espérance ne brille plus ; il reste pourtant sous la cendre une étincelle, avec laquelle on pourrait, en soufflant, rallumer un feu. Nous connaissons des personnes qui, froidement, se jugeaient éloignées pour toujours de la croyance à l'Au-delà. Éprouvées par un grand deuil, elles ont lu des livres spirites, assisté à des expériences, et il s'est produit en elles un revirement complet. Ne leur insinuez pas que le psychisme est une science d'importance minime ; elles vous répondraient qu'elles en ont retiré un bien immense.

Vous n'avez pas le droit de douter de leur sincérité et vous auriez presque le devoir de souhaiter qu'elles aient raison, car leur croyance répond si bien aux justes réclamations du cœur et de la conscience ! « Les Églises n'ont-elles pas inventé assez de dogmes, sans qu'il soit nécessaire d'en imaginer un nouveau », m'objectait un parent de M. Homais, très ennemi de l'intolérance, ce dont on ne saurait le féliciter assez. Mais, cher Monsieur, certaines idées naissent d'elles-mêmes, comme le germe sort de la graine fécondée par la terre. Le Spiritisme est un produit de la nature étudié par les savants dans l'intérêt de tous. Les phénomènes sur lesquels ils édifient une doctrine ne sont pas de leur invention ; il faut compter avec eux. Ceux qui y croient n'appartiennent pas nécessairement à l'espèce des inquisiteurs et on signale des incrédules qui en feraient aisément partie, s'ils avaient les moyens d'imposer leur volonté. Le spiritisme s'est-il jamais, dans un but de domination, attribué une origine surnaturelle, comme on le fait pour les dogmes prétendus révélés ? S'il existe des spirites autoritaires par tempérament, il est lui-même libéral par principe, puisqu'il n'est que l'interprétation rationnelle et toujours discutable de certains faits. On commettrait donc une erreur de jugement en l'assimilant à l'infaillibilisme.

On ne peut s'empêcher, quand on a longtemps expérimenté en cette matière et abouti à des résultats convaincants, d'éprouver de la tristesse en pensant aux résistances aveugles et passionnées que rencontre la vérité. Voilà une science grandiose qui enrichit l'âme d'un trésor de consolations et encourage à la pratique de la vertu et que les ignorants bafouent comme si elle avait un caractère pernicieux. Quelle misère ! Pauvre humanité !

(A suivre). Alfred BÉNEZECH.

Métapsychisme

DES FAITS

Les théories matérialistes ne sont pas du tout démontrées. Elles ne sont pas assises sur une base aussi solide qu'on se l'imagine ; elles ont des lacunes ; elles laissent à côté d'elles des quantités de choses inexpliquées ; elles sont loin d'être comparables, comme elles le prétendent, à des théorèmes géométriques, à des certitudes mathématiques.

Les matérialistes, les positivistes, les athées, les négateurs de l'esprit dans la nature, sont dans l'erreur la plus complète en pensant, en ensei-

gnant, qu'il n'y a pas autre chose dans l'univers que la matière et ses propriétés, et que tous les faits de l'humanité s'expliquent dans cette théorie, à la fois savante et vulgaire. C'est là une hypothèse inexacte.

Il y a autre chose que la matière, autre chose même que les facultés cérébrales, classiquement admises. Il y a l'inconnu, domaine inexploré, infiniment plus vaste que le connu.

Que penser, par exemple, de l'observation suivante, que j'ai reçue de la bouche de la personne même à laquelle l'événement est arrivé?

Une dame habitant Paris (Mme Maréchal), s'éveille, une certaine nuit, le jeudi 26 mars 1914, sous l'impression d'un terrible cauchemar. Une sorte de spectre, vague, sans forme, était là, près de son lit, lui serrant le bras, et lui ordonnant de choisir entre deux menaces atroces : « Il faut, lui faisait-il entendre, que de ton mari ou de ta fille, l'un des deux meure. Choisis ! »

Choisir? se dit-elle, entre mon mari et ma fille ; c'est impossible. — Ni l'un, ni l'autre, répond-elle, toute tremblante.

— Il faut que tu choisisses, réplique l'apparition. L'un des deux doit mourir. Décide ! Lequel doit être sacrifié?

En proie aux plus douloureuses angoisses, la patiente se débat longuement, sans pouvoir se décider. Folle de douleur, elle ne consent pas à répondre. Quelle souffrance indicible étreignait son âme, on le devine. Son mari était là, en parfaite santé, âgé de quarante-six ans, couché à côté d'elle. Sa fille, qui est venue avec elle me raconter cette singulière hallucination, était, au moment où j'ai reçu cette relation, une belle fille de dix-sept ans. On conçoit l'état d'agitation de Mme Maréchal. Elle éprouvait pour les deux une affection égale. Enfin, vaincue par une volonté, plus forte que la sienne, insistant pour recevoir une réponse, elle finit par se dire en elle-même que l'amour maternel doit tout dominer et qu'elle sacrifierait son époux plutôt que son enfant.

Cinq jours après, M. Maréchal, auquel elle avait pris soin de ne pas raconter ce cauchemar — et qui n'avait jamais été malade de sa vie — se sentait fatigué, en rentrant de son bureau (câbles sous-marins) et se mettait au lit. Le médecin appelé le mercredi, ne découvrit le symptôme d'aucune maladie, et diagnostiqua une grippe légère. Le jeudi, l'état s'aggrava. Le samedi, le condamné était mort. « Arrêt du cœur », déclara le médecin. Aucun indice de maladie de cœur n'avait jamais été remarqué.

J'ai interrogé séparément et ensemble, comme confrontation sur cette étrange histoire, Mme Maréchal et sa fille, et, pour moi, son authenticité ne fait aucun doute.

Nous pouvons ajouter ce rêve prémonitoire aux 76 songes publiés dans *L'Inconnu*. Mais quelle forme sinistre ! Et comment l'expliquer?

Le plus simple paraît être de supposer que M. Maréchal devait mourir à cette date, sans se douter lui-même de son état de santé. Quand nous mourons, ce n'est, dans certaines circonstances, que la fin d'une évolution maladive dont nous ne nous rendons pas compte. On croit être bien portant ; un mal inconnu nous affaiblit graduellement. Le subconscient de l'épouse, très sensitive, peut avoir perçu inconsciemment cet état de santé et la fin fatale..... Notre personnalité psychique est douée de facultés encore peu analysées.

C'est une hypothèse explicative. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Si nous l'acceptions, il faudrait, pour la compléter, deviner comment cette intuition a pris la forme d'une apparition annonciatrice. Autre hypothèse !

Le monde invisible au milieu duquel nous vivons, ne renferme-t-il pas des êtres aussi invisibles que les forces qui gouvernent la nature, telles que l'attraction, l'électricité, le magnétisme solaire et planétaire, etc., etc.), êtres, esprits, pensées, qui pourraient posséder une conscience rudimentaire, ainsi que la faculté de voir ce qui se passe dans un organisme vivant, et de se manifester? C'est là une hypothèse hardie, mais elle nous aiderait à comprendre l'observation qui vient d'être rapportée, ainsi que bien d'autres inexpliquées. Un être invisible, devenu visible, aurait, pour ainsi dire, imposé à Mme Maréchal le jeu de la carte forcée. Nous avons tous vu des prestidigitateurs nous présentant une poignée de cartes en nous invitant à en choisir une « librement ». Or, nous choisissons toujours la carte qu'il veut (exception faite des substitutions). L'Esprit que nous imaginons aurait su, vu, que le condamné devait mourir à bref délai et aurait conduit l'épouse à le désigner elle-même.

Tout en imaginant cette hypothèse, j'avoue qu'elle me paraît peu vraisemblable ; mais on ne peut la déclarer inacceptable. Elle rappelle, sous un aspect différent, l'ange gardien que la religion chrétienne enseigne comme étant le compagnon invisible de chacun des fidèles. Qu'elle soit applicable ou non, le fait à expliquer est là, devant nous, inattaquable.

Ne pouvons-nous admettre aussi, par une série assez riche d'observations concordantes, que l'atmosphère, ou pour mieux dire l'éther, contient un élément psychique non encore découvert? La composition chimique de l'air en oxygène et azote n'a été trouvée qu'au XVIII^e^ siècle. On croyait connaître entièrement cette composition, lorsqu'il y a une vingtaine d'années, on a découvert des éléments subtils ignorés, le néon, le krypton, l'argon, le xenon. Il peut en exister d'autres, plus ténus encore et d'essence supérieure. A chaque seconde, une âme humaine abandonne un corps. S'anéantit-elle? Rien ne le prouve. Le nombre en est de 86.000 à 100.000 par jour, plus ou moins, 1 million en

10 jours, 10 millions en 100 jours, 36 millions par an. Penser avec Victor Hugo, que « tout est plein d'âmes » n'est peut-être pas une fiction poétique. Or cet élément psychique ne pourrait-il être en jeu dans l'explication des phénomènes à analyser?

On voit combien le problème que nous étudions ici est complexe.

Une histoire qui n'est pas sans rapport avec celle de Mme Maréchal, a été relatée dans le *Ainslee's Magazine* de mars 1892, par le Dr Minot Savage :

« Dans un faubourg de New-York, habitait un jeune homme qui venait de terminer ses études à l'étranger, à l'Université d'Heidelberg. Son tempérament n'était rien moins qu'imaginatif. Grand et robuste, il avait la réputation d'être un athlète. Ses études favorites étaient les mathématiques, les sciences physiques, l'électricité. Il revenait d'Europe et, autant qu'on put le savoir, sa santé était excellente. Il était alors avec sa mère, à la maison de campagne que celle-ci possédait dans ce pays. Il avait l'habitude d'aller tous les jours, après dîner, sur la place, faire les cent pas, en fumant sa pipe. Un soir, il rentra tranquillement, et, sans rien dire à personne, alla se coucher. Le lendemain matin, il vint dans la chambre de sa mère avant que celle-ci fût levée, et glissa la main sur sa figure dans le but de l'éveiller doucement ; puis il lui dit :

—Mère, j'ai quelque chose de très triste à vous apprendre. Il faut vous armer de courage afin d'être forte et supporter la nouvelle.

La mère fut naturellement toute stupéfaite et lui demanda ce qu'il voulait dire.

— Mère, je sais ce que je dis ; je vais mourir bientôt.

Troublée et attérée, comme on peut le penser, elle lui demande de s'expliquer.

— Hier soir, répond-il, me promenant sur la place, un Esprit m'est apparu et s'est mis à marcher à côté de moi. J'en ai reçu l'avertissement : je dois mourir.

Vivement impressionnée, la mère fit mander un médecin et lui raconta l'affaire. Celui-ci, après avoir examiné attentivement le jeune homme, ne trouva rien d'anormal dans son état et assura que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, une pure hallucination, qu'il n'y fallait plus penser et que, dans quelques jours, la mère et le fils riraient de leurs alarmes imaginaires.

Le lendemain matin, le jeune homme était moins bien que de coutume et le docteur fut appelé une seconde fois : de nouveau il se moqua de leurs craintes.

Le troisième jour, l'état du malade avait empiré, le docteur dut reve-

nir, et alors il fut obligé de constater un cas d'appendicite. Le jeune homme fut opéré et mourut deux jours après. Entre la vision et la mort cinq jours seulement s'étaient écoulés ».

Devant ces récits, on a l'habitude de les éliminer, assez légèrement, par le mot, hallucination, et l'on s'imagine résoudre le problème en le supprimant. Ce n'est pas sérieux. Nier ces faits, personne n'en a le droit. Ne voir partout que des illusions, c'est simplement insensé, c'est nier le soleil à midi. L'être humain est encore pour nous un mystère inexploré, la science des écoles a fait fausse route jusqu'ici, et celui qui cherche la vérité doit désormais être convaincu qu'il existe des facultés de l'âme inconnues, les plus importantes, à découvrir, à déterminer et à expliquer.

Je signale ces deux faits si remarquables comme preuves de l'existence de l'âme humaine, douée de facultés supranormales, et également comme preuves de l'existence d'un monde invisible enveloppant le monde visible. Quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne, ces deux faits, ainsi qu'un grand nombre d'autres analogues prouveront que la pensée n'est pas une secrétion du cerveau. Il est impossible d'attribuer ces manifestations à des combinaisons chimiques cérébrales, à des produits de l'association de molécules d'azote, de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, etc., etc. Le monde psychique s'affirme à nous par des observations aussi certaines, aussi incontestables que toutes les observations scientifiques expérimentales, et son étude doit entrer désormais dans le domaine de la science positive.

Camille FLAMMARION.

Deuxième Conférence de l'UNION SPIRITE FRANÇAISE

*Nous reproduisons ci-après la plus grande partie de la belle conférence faite à Paris par Mme Elise de Beauvais, le 25 janvier dernier, dans la grande salle des Agriculteurs, sous les auspices de l'*UNION SPIRITE FRANÇAISE.

Nous aurions voulu faire passer, sous les yeux de nos lecteurs, la totalité de ces pages, toutes également belles ; mais le manque de place ne nous l'a pas permis et nous avons dû, à notre très grand regret, en supprimer un certain nombre. Malgré cela, nos lecteurs pourront trouver, dans ces importants fragments, la justification des applaudissements chaleureux et unanimes qui, à plusieurs reprises, ont marqué le succès de Mme de Beauvais.

La Pensée

Lorsque, en contemplation devant un ciel d'été, nous songeons, emportés par un charme indicible, notre âme, en ces moments, perdue dans la pénombre, prend corps avec le rêve et tout, dans la nature, palpite, tremble, parle. Le bruissement des feuilles qui s'agitent légères, semble un chuchotement ; l'écoulement des eaux nous paraît un murmure, le cri de quelque oiseau une plainte profonde.

Dans la contemplation, notre âme se dilate, vibrant en elle-même, vibrant vers l'Infini. L'ombre nous apparaît un gouffre dans la nuit, un arbre desséché, un spectre aux bras levés ; la route, qui blanchit une traînée blafarde, pareille au marbre blanc d'un lugubre tombeau. La terre, comparée au céleste horizon, a l'air d'être béante, noire ; comme un frisson plein d'émoi douloureux passe dans sa vision. Notre âme, pour la voir, semble se replier, faire route en arrière, et nos yeux, attirés par l'étrange lumière qui scintille là-haut, laissent pour un instant l'image de la terre pour rêver aux étoiles et s'en aller vers elle, monter calme et sereine vers l'océan de feu.

De même, dans la vie, si tout se borne, hélas ! aux limites terrestres, si l'œil ne voit jamais un horizon d'azur, si l'aube qui se lève ou le soleil couchant nous laissent sans émoi, si la vague qui bat le rocher avec rage n'éveille pas en nous le moindre sentiment, si tout dans la nature nous laisse indifférents, si nous restons froids devant toute beauté, je vous dirai : « Pleurons, nous ne comprenons pas. »

Et si nous contemplons les beautés de la Terre, si nous nous arrêtons à l'onde, aux sites agrestes formant une dentelle, au loin, dans l'horizon, si les bois nous attirent et que notre âme admire sans s'élever plus haut et unir dans l'extase et la nature et Dieu, je vous dirai : « Pleurons, nous ne comprenons pas. Admirateurs de l'œuvre, nous ignorons le Maître ; absorbés dans le charme, nous oublions l'auteur ».

***

Emporté dans la rafale de la vie, le Mortel, s'il n'a pas en son âme un espoir, si ses aspirations ne vont pas au-delà de la tombe, s'en va désabusé ; pour lui, c'est la nuit sans étoiles, c'est un jardin sans fleurs.

Vous me direz peut-être : « C'est évident, c'est beau de croire ; mais quand on ne peut pas ressentir d'une façon très nette qu'une âme vibre en nous, que ses élans, ses envolées vers l'Infini, on ne les connaît pas, on ne peut accepter dès lors que ce qui est raisonnable. Le mystère est

un mythe ; il est fou d'y songer. Je répondrai : « Vous vous croyez très forts et mieux équilibrés que le pauvre penseur qui poursuit sa chimère. Où la raison finit commence le mystère ; mais souvent le mystère a fait place au Génie ». De ces deux hypothèses, laquelle faut-il accepter?

Savons-nous tout d'abord où la raison débute et où elle finit? Fruit de la réflexion, elle est plus individuelle que générale et, par ce fait, il reste à savoir si la raison des uns est plus sensée que la raison des autres. Pour ceux qui croient, il est raisonnable de croire ; pour vous, c'est insensé. La raison n'est qu'un prisme dans lequel notre pensée se perd, qui change à chaque instant de tons et de couleurs selon l'endroit où l'œil se pose. La raison d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier et celle de demain sera tout autre chose.

Il est raisonnable pourtant, sans parti-pris d'aucun côté, d'envisager de nouvelles hypothèses, de sonder l'inconnu, d'outrepasser les bornes du réel pour se perdre dans le mystère. Qu'importent les instants perdus en rêverie, qu'importent les songes éthérés si l'idée surgit de ces rêves, si l'idée prend corps dans l'éther ! Chaque poète est un rêveur, chaque savant est un chercheur. L'un ne s'attarde qu'au décor, qu'à l'idéal, qu'à l'esthétique ; l'autre, crispé sur l'inconnu, attardé sur l'indéchiffrable, veut résoudre et puis mettre à jour un secret, une découverte. Pourquoi vouloir laisser, à l'un, ses envolées vers l'Infini et vouloir interdire, à l'autre, ses recherches dans l'Au-delà? L'âme peut exhaler sa plainte, se complaire en des mélopées ; mais percer dans le noir du vide, il est malséant d'y songer. Et cependant d'aucuns l'ont fait.

. . . . . .

Des preuves nombreuses et soigneusement établies attestent la réalité des fantômes. Aksakof, Crookes, Volpi, Ockorovickz, W. Stead ont obtenu maintes photographies d'apparitions et de matérialisations. Sir Russel Wallace, notamment, en a obtenu une de l'Esprit de sa mère, décédée depuis longtemps, photographie reproduisant une déviation de la lèvre et qui constituait, par là même, la preuve la plus évidente de son identité.

Hallucinations ! dira-t-on ! Mais photographie-t-on des hallucinations? Fraudes, supercheries ! s'écriera-t-on. Mais faut-il admettre que tant de savants, esprits aussi ouverts que positifs, expérimentateurs aussi méfiants que méthodiques, aient tous été trompés? Ce serait, je crois, prétentieux de notre part de nier d'une façon formelle la certitude des expériences qu'ils ont faites. Les phénomènes psychiques qu'ils ont rigoureusement contrôlés peuvent éveiller en nous de la surprise, de l'étonnement ; mais, de grâce, point de sourire !

Mettons que nous ne voulions pas accepter ce que nous n'avons pas

contrôlé. J'admets qu'il est souvent imprudent de se laisser aller à une trop grande crédulité ; mais nous ne pouvons pas cependant être critiques de faits que nous ne connaissons pas. Il n'est pas raisonnable de juger sans connaissance de cause, de donner une appréciation sur la surface d'une chose que nous traitons d'inadmissible avant de l'avoir approfondie. Serions-nous aussi iniques que les tribunaux d'antan qui forcèrent Galilée à se rétracter, qui n'écoutèrent pas Colomb, et qui traitèrent de fou ou d'hérétique tout être génial ou mystique? Est-ce de l'atavisme chez nous que de vouloir toujours nous refuser à accepter des lois nouvelles?

A l'heure où tant de deuils désolent nos foyers, sachez que des paroles impies brisent souvent des cœurs ; sachez que nier l'existence de l'âme est le plus grand outrage jeté à la douleur.

Ce qui met une ombre sur les expériences psychiques, c'est l'instabilité de ces phénomènes, la difficulté de les reproduire à volonté. Et cependant, en y réfléchissant, nous sommes obligés de convenir que tout ce qui est fluidique ne peut être expliqué, qu'il est des faits que nous sommes obligés d'accepter malgré leur invraisemblance. La foudre, par exemple, produira des phénomènes d'une bizarrerie étrange ; nous pouvons les constater ; quant à les approfondir, notre intelligence s'y refuse.

Tout ce qui est psychique échappe à la mathématique. L'abstrait viole toutes les lois qui s'appliquent à la matière. Un fluide ne peut se soumettre à des lois concrètes, à moins qu'il ne soit capté. On ne peut donc soumettre l'âme à des principes immuables, pas plus qu'on ne peut décomposer ses rayons ni constater les degrés du cycle dans lequel elle évolue.

Ainsi, sitôt que l'abstrait nous aborde, nous perdons complètement la notion du temps. Dans une émotion violente, les minutes prennent des proportions d'heures ; dans de grandes joies, l'instant nous paraît fugitif. Un travail matériel nous donne la conscience de la durée ; un travail intellectuel nous l'enlèvera. Donc, l'abstrait, par sa puissance, supprime toute méthode et toute proportion.

Pour le penseur, l'heure s'envole, le temps fuit. Phalène lumineuse, sa pensée se perd dans l'Infini. L'heure n'est donc pour lui qu'un glas ; c'est la brusque réalité qui vient l'arracher à son rêve.

Il y a, par conséquent, autour de nous un domaine où notre pensée ne s'est pas encore égarée, un domaine fait de surprise et d'invraisemblance. Incapables de pouvoir l'expliquer, nous le nions, ce qui nous évite toute hypothèse, mais nous barre peut-être le chemin d'un monde merveilleux. Voilà pourquoi les hommes les plus célèbres se sont laissés entraîner dans ces études ; leur intelligence, de haute envergure, a su

comprendre que, derrière le mystère, derrière l'énigme, se cachait un problème angoissant.

Audacieux, ils ont voulu franchir l'impénétrable...

. . . . . .

Il nous est facile de constater que la pensée est due à des vibrations fluidiques et qu'elle possède, par instants, une force attractive très grande ; certaines personnes détiennent ce pouvoir à un très haut degré ; la force de leur pensée est telle qu'elle devient collective. Jetée à la masse, elle forme chaîne par son courant et entraîne dans son sillon des milliers d'adeptes.

Les apôtres jadis nous en donnèrent une preuve frappante ; leur pensée vibrante, lumineuse, sous le reflet de la foi, devint une force occulte devant laquelle s'inclinèrent des âmes assoiffées d'idéal. L'abstrait, alors, dominait les forces matérielles, enlevait à l'homme l'horreur du supplice ; le frisson de la chair s'arrêtait sous l'exaltation de l'âme. Les Chrétiens, jetés dans l'arène, nous donnèrent une preuve palpable de cette influence magnétique qu'ils subissaient sous l'arrêt de la pensée. Anesthésiés par une puissance suggestive, ils allaient, faisant l'abnégation consciente de leur vie, la sacrifiant à l'extase de leur idée.

Ames vibrantes d'amour, immolées par la haine, Chrétiens que l'idée animait d'une force surnaturelle, impassibles dans la souffrance, proie que les fauves déchiraient, lambeaux humains illuminant d'une flamme sinistre le jardin de César, lueurs tragiques qui semblaient se meurir à l'aurore naissante, ce n'est point vous qui agonisiez dans l'horreur du supplice ; c'est Rome la païenne qui se mourait dans un dernier spasme de rage, dans un râle de cruauté.

. . . . . .

L'effet magnétique de la pensée est une puissance trop palpable pour qu'on puisse la renier.

Force mystérieuse, elle prend, par instants, des proportions géantes, ce n'est plus un homme qui vibre sous son effluve, c'est une foule. Mauvaise, elle fait accomplir des monstruosités, crée le crime, les révolutions sanguinaires, les attentats odieux. Idéale, elle pousse la masse vers le sublime ; c'est un souffle d'enthousiasme qui passe, qui frémit, qui monte et qui éclate ; ce n'est plus le frisson d'une âme qui s'exalte, mais c'est le délire d'une multitude poussée par la même impulsion, où l'âme se dévoile dans toute sa pureté, dans toute sa splendeur.

L'idée généreuse, magnifique dans son désintéressement, devient plus grandiose et se révèle avec plus de magnificence encore, lorsqu'elle éveille parmi les hommes assemblés le sentiment du patriotisme. La pensée perd alors sa force abstraite, pour devenir une unité vivante :

la patrie n'est plus un idéal, mais devient une réalité. Il suffit, en 1792, que l'Assemblée législative proclamât la Patrie en danger, pour que la foule vibrât sous la même impulsion, animée par la même idée. Cette foule monta formidable, admirable, un même souffle sembla l'unir et, dans un chant extraordinaire, l'âme de la France palpita, éclata dans un cri superbe : « Aux armes ! » *La Marseillaise* s'éleva splendide, écrasante de force et enflammée d'ardeur, entraînant, dans une course fabuleuse de gloire et de triomphe, toute une armée de héros en guenilles.

Heures de gloire, nées d'une force mystérieuse, vous avez eu des lendemains ! De nos jours, à l'instant où le bruit du canon résonnait comme un glas, où l'obus meurtrier laissait derrière lui cette traînée sanglante, faisait un trou béant dans un chef-d'œuvre d'art, réduisait en éclats une pauvre masure, l'idée comme autrefois, s'est réveillée splendide, ardente de courage, faite de dévouement, poussant au sacrifice. Une nouvelle France s'est levée ; une âme fière et calme formait une barrière, n'ayant qu'une pensée : « On ne passera pas, on vaincra ! » Et l'idée héroïque a vaincu cette fois l'insolence et le crime.

A ces moments tragiques succéderont, je pense, des heures de repos, heures silencieuses, heures de souvenance, où notre âme ennoblie s'éveillera très fière, pareille, en son calme, à ces statues de marbre qui offrent des lauriers aux tombes des vainqueurs. Après l'orgie de sang, l'atrocité du crime, il faut un idéal pour panser la souffrance, charme puissant par qui l'âme s'exalte, recherchant la beauté pour oublier l'horreur, transport vers l'infini qui nous conduit jusqu'au sublime, splendeur qui nous fascine, voilant toute douleur d'un rayon lumineux.

Cet idéal, nous le retrouverons, plus vibrant par son inspiration d'origine divine, dans la pensée recherchant les perspectives de l'immortalité de l'âme. Avec elle, nous nous réveillerons sous l'action mystérieuse d'une force magnétique, nous entraînant vers l'Infini ; avec elle, nous laisserons l'ombre du néant pour nous complaire dans la lueur magique de l'astral.

L'idéal n'a-t-il pas été de tous temps le mirage vers lequel des âmes audacieuses se sont égarées? N'a-t-il pas bien souvent attiré ces âmes exaltées vers les rives inconnues? N'a-t-il pas été subitement grand physicien, changeant le désert immuable par l'enchantement d'un décor, donnant au rêve une forme, produisant enfin l'étincelle qui impressionnera l'œuvre?

Cet idéal, né de la pensée, s'attachant aux révélations d'outre-tombe, est la voix qui, d'en haut, nous dit : « Va, aie des ailes, laisse pour un

instant l'image de la terre, tâche de déchiffrer ce qui est écrit au ciel. Vers la brèche étoilée, dans le noir du néant, derrière ces clartés, derrière ces ténèbres, l'ombre des morts passe et repasse ».

Fait d'amour et de souvenir, cet idéal nous porte à consoler ceux qui souffrent et qui pleurent. Phare dans la tempête, il donne par instants des traînées de lumière qui sauvent du naufrage la frêle embarcation, et la vague en furie peut s'abattre écumante sur le rocher qui porte le phare étincelant ; elle se brisera sans être parvenue à réduire à néant le signal lumineux. Au grondement des eaux soulevées par l'orage, le phare répondra par un trait de lumière, qui montrera l'horreur des ondes déchaînées.

De même, dans la vie, cet idéal ne s'arrêtera point au sarcasme des uns, au parti pris des autres. Au-dessus des pitreries d'un Dickson, de la rumeur houleuse de certains, il planera, impassible, répondant à l'injure par la consolation. Et si d'aucuns s'agitent pour lui nuire, pour l'étouffer dans son élan, plus fort que l'étau qui l'enserre, il brisera les liens. Éthéré, il ne peut plus être enlisé par l'effort ; son domaine est l'espace ; il se joue de la boue que lui jette la terre.

Si quelquefois il s'est glissé, dans l'étude du merveilleux, comme d'ailleurs dans toutes les recherches, des observations erronées ou des sujets d'une moralité douteuse, capables de tricheries, il n'en résulte pas pour cela qu'un détail prenne la proportion d'une généralité et que, par ce simple fait, toutes les recherches doivent être considérées comme nulles ou mal fondées. Ce serait, je crois, faire preuve de lassitude, mettre en marge la persévérance et enfin s'épouvanter devant bien peu de chose. A quoi serait réduite l'envergure de la science, si elle s'effarouchait devant le moindre obstacle? N'est-ce point en renouvelant sans cesse les expériences, en sacrifiant tout à la recherche, que les plus belles découvertes nous ont été données?

Emporté par l'attrait du mystère, attiré vers les sphères inconnues, c'est là, dans ce mirage, que le savant poursuivra à même son rêve.

Profanes sont ceux qui nous disent : « Halte-là ! il y a erreur, il y a un gouffre ! » Erreur, ironie bouffonne ! une erreur qui demande à être contrôlée, qui se soumet à la science. Erreur ! l'appréciation des savants ! Erreur, la possibilité des faits reconnus probants ! Bouffonne ou profane, toute recherche envisageant l'Au-delà ! Les nouvelles perspectives nous sont donc interdites : nous devons rester fidèles aux vieilles traditions. Un voile est jeté sur l'abîme ; les morts sont voués au silence ; à nous de taire nos appels ; murons-nous dans notre douleur sans implorer des disparus un signe, tel est l'arrêt formel que d'aucuns

d'entre nous prononcent. Insensés qui se trouvent très dignes dans une forfaiture, qui se trouvent sublimes dans une lâcheté !

De nos temps, la pensée corrompue menace d'envahir toute une génération. Il est bon d'arrêter ses effets désastreux, en démontrant que les liens puissants qui l'attachent à la matière, que le joug humiliant qui l'étreint est parfois bien plus tyrannique que la pensée purement idéale.

Plongé dans une atmosphère de rêve, le penseur reste maître de ses actes ; il n'est, en somme, l'esclave que de son idée. L'homme matérialiste est esclave de ses actions, louvoyant constamment vers des servages plus ou moins vils, pour arriver au but désiré. La pensée se trouve donc amoindrie, rabaissée, étouffée dans ses envolées, si elle nuit au résultat demandé. Les élans vers l'infini sont arrêtés, c'est un recul, un repliement sur elle-même qui lui est commandé.

Le matérialisme a supprimé à l'homme l'idée d'un Au-delà ; alors il n'a su envisager que le vide et, pris de vertige, il est retombé sur la terre. Devant cet abaissement moral, la philosophie spirite crie : Gare ! cette pensée asservie qui est le plus souvent mercantile et qui s'échange on se vend au poids de l'or, elle la veut libre. Élément divin de l'homme, c'est vers l'astral qu'elle doit s'envoler. Cette philosophie qui nous entraîne vers l'étude de l'invisible, qui nous donne un espoir au-delà de la tombe, qui élève l'âme par ses aspirations, se base sur une loi de vies successives, s'édifiant par là même sur une théorie faite de justice et de moralité. Avec elle, nous n'envisagerons plus nos actes comme seuls responsables de notre destinée, ils peuvent y remédier, mais la changer toujours, cela est impossible. Ce serait d'ailleurs insensé de le croire, ce serait jeter un anathème à la souffrance, mépriser ceux qui pleurent, taxer d'incapacité leur morne désespoir. La mort n'est-elle point fatale? La fortune ne favorise-t-elle pas souvent des ignorants? Pourquoi l'imprévu malgré tous les raisonnements, la surprise malgré toutes les hypothèses, l'arrêt dans le chemin tracé d'avance ; envisagé sous toutes ses faces l'arrêt fatal qui vient réduire à néant toutes les combinaisons possibles?

Une force indéniable, et avec laquelle chaque mortel est obligé de soutenir une lutte continuelle, semble s'opposer à la réalisation de nos désirs. S'il y a lutte, c'est qu'il y a obstacle et d'où vient cet obstacle, si ce n'est de la fatalité?

La fatalité, envisagée au point de vue catholique, doit être considérée comme une épreuve sans motif; au point de vue spirite, c'est une expiation. Nous devons donc nous y soumettre et par là même laisser toute initiative et rester neutre devant tout événement? Non, nous avons

le droit de réagir. L'effort pour la combattre étant une lutte, la lutte équivalant à une souffrance, nous supportons l'épreuve aussi bien en la bravant qu'en nous y soumettant. Si nous croyons aux vies successives, la fatalité, c'est la dette ; l'effort, c'est le paiement.

. . . . . .

Si l'homme allait véritablement au gré de ses caprices et de sa volonté, forçant les circonstances et produisant, par là même, des résultats désirés, l'homme d'action sortirait toujours vainqueur de la lutte. Or, combien d'exemples nous sont donnés du contraire! Fouillons dans la vie des grands hommes et nous verrons quelle route douloureuse certains d'entre eux ont été obligés de poursuivre : Galilée, Colomb, Le Dante, le Tasse, Papin, de Girard, Bourseul, Michaux, Thimonier, Sauvage, Goubet, et combien d'autres ! Triste odyssée que celle de ces génies qui tombent au champ de gloire, malgré l'effort et le talent.

Nous, générations nouvelles, nous qui bénéficions de leurs travaux immortels, oserions-nous les blâmer en les accusant d'avoir manqué de volonté? Oserions-nous dire qu'ils sont restés inertes devant les événements, qu'ils n'ont pas su dompter en maîtres et qu'ils ont subi en esclaves? Arrière ! ne jetons pas au vent des paroles profanes, sachons comprendre la douleur. Si la postérité veut enfin rendre justice, après leur mort, à ces hommes de grand génie, à ces regrets voilés de gloire n'ajoutons pas la calomnie.

Tandis qu'en admettant que nous ayons une expiation à subir, expiation que notre âme, dans un élan d'amour vers Dieu, a demandé pour effacer les traces passées, nous nous inclinerons devant toute douleur sans maudire cette fatalité qui, âpre, farouche, vient nous harceler pendant la durée de la vie ; nous comprendrons que c'est vers un but que nous marchons, que notre existence n'est pas hasardeuse, mais commandée ; nous concevrons alors la lourdeur de la tâche qui nous incombe, d'une part, la faute à effacer, de l'autre, la responsabilité de notre existence actuelle.

Faite à cette idée, notre pensée s'élèvera vers l'infini. L'au-delà ne lui apparaîtra plus impénétrable, fait du Néant avec la profondeur du gouffre et la confusion du chaos. Plus légère, elle ressentira une force attractive vers l'astral dont elle essaiera de déchiffrer l'énigme.

Nous pousser vers la science, nous consoler, travailler à notre évolution, tel est le but de la philosophie spirite. Aux murmures orageux qui grondent après elle, je dirai simplement : « Reculons en arrière, au siècle où nos aïeules racontaient des légendes, le soir, au coin du feu, vers l'an 1425, et dirigeons nos pas vers l'exquise vallée où la Meuse murmure. Là, parmi les halliers, les arbres enchevêtrés, cheminons lentement.

Près du hêtre des Dames, un émoi nous étreint, pieux saisissement où s'exhale notre âme. C'est là, sous cet ombrage, que Jeanne d'Arc venait ; c'est là, dans ce silence, que seule l'onde rompait, qu'elle entendit ses voix, qu'elle vit dans l'extase ses saintes lui apparaître, visions de l'Au-delà toutes nimbées d'astral, éclipsant le soleil, miroitantes dans l'ombre de mille coloris.

Et Jeanne, en ces moments, oubliait de la Terre la noire profondeur pour s'envoler vers Dieu.

O vous qui souriez des faits des invisibles, vous qui jetez un blâme à ceux qui s'orientent dans l'angoissant mystère du troublant Au-delà : n'est-ce pas un blasphème que vous jetez à Jeanne, dont l'âme merveilleuse a su, dans un élan, avoisiner le ciel?

Cette pensée occulte, Jeanne a su l'immortaliser. L'ombre des temps a pu jeter un voile sur jadis, sur hier ; mais les visions de Jeanne surgissent du passé et, tout comme autrefois, la sainte s'est levée devant l'envahisseur. Nos armées ont vibré sous l'impulsion mystique, et face à l'oppresseur, Jeanne s'est réveillée, et son nom répété tout bas a, sur la Marne, arrêté l'ennemi et préparé ainsi la victoire finale.

O pensée lumineuse, pensée douce et mystique, pensée de l'Au-delà, tu viens dans le danger, tu viens dans la douleur effleurer de ton aile l'abîme de la Terre; pareille à la colombe de l'arche de Noé, tu viens dans la tourmente jeter au désespoir ton rameau d'olivier.

E. DE BEAUVAIS.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

Le Bureau du Comité de l'*Union Spirite Française* vient d'envoyer la circulaire suivante à ses adhérents :

N'ayant rien d'urgent ni d'important à soumettre à la délibération du Comité, et vu les difficultés de voyage, les membres de votre bureau ont jugé bon de retarder sa réunion jusqu'au mois de novembre prochain. Une convocation sera adressée en temps utile à tous les membres.

Nous sommes heureux de vous dire que les adhésions continuent à nous arriver nombreuses ; elles sont pour nous un puissant encouragement à persévérer dans notre tâche à grouper tous les spirites sincères dans un sentiment d'union, de solidarité et de fraternité. Nous étendrons notre action à tout ce qui peut augmenter notre force ; nous ne serons forts que si nous savons être unis. Nous vous mettons en garde contre ceux qui pourraient chercher à nous diviser.

Nous vous adressons, en même temps, sous pli séparé, deux exemplaires de la brochure d'Allan Kardec « Le Spiritisme à sa plus simple expression », dont, ainsi que nous vous l'avons déjà annoncé, l'*Union Spirite* a fait éditer 10.000 exemplaires. Nous tenons cette brochure de propagande à la disposition des sociétés, groupements et membres adhérents, moyennant le prix de 0,15 cts (frais d'envoi en plus). Ces brochures peuvent être vendues 0,25 cts. En nous aidant tous à les répandre, vous nous aiderez à faire de nouveaux adeptes à notre doctrine, et des membres adhérents à notre Union.

Grâce à un accord de M. Meyer avec les messageries Hachette, cette brochure se trouvera aussi à l'avenir dans toutes les bibliothèques des gares.

Nous serions reconnaissants à nos adhérents, à nos frères, de veiller à ce que ces brochures soient exposées en bonne place dans les bibliothèques et vendues au prix fixé de 0,25 cts.

Il importe aussi que vous nous signaliez tous les faits nouveaux, phénomènes ou communications ayant un caractère d'intérêt général, et que vous fassiez tous vos efforts pour étendre l'action spirite dans votre rayon respectif. Chacun, vous aurez à cœur de nous adresser de nouveaux membres. Vous pouvez, de votre côté, compter sur notre appui.

Nous vous prions de croire à nos sentiments fraternels et dévoués.

Le Président,
G. DELANNE.

Chronique Étrangère

De plus en plus, c'est à juste raison que la grande presse, en Angleterre et dans les deux Amériques, constate le « déferlement » des idées spiritualistes dans le monde. On en vérifie l'élargissement, de mois en mois, par l'incessante création de nouveaux groupes spirites, et par l'attention qu'attachent aux faits du spiritisme, aux expériences et aux phénomènes, d'innombrables organes à grand tirage qui, il y a quelques années encore, faisaient, systématiquement, le plus complet silence sur la question, lorsqu'ils ne la tournaient pas en ridicule.

La presse française, bientôt, restera, seule, sur la réserve. Il est permis de constater son attitude indifférente et de s'en affliger. Un jour viendra, qui n'est peut-être pas très éloigné, où elle se départira de son mutisme obstiné. C'est qu'alors elle aura reconnu qu'il est des courants trop

irrésistibles pour qu'on leur résiste indéfiniment. Ce jour-là, nous nous réjouirons de voir les grands journaux de notre pays suivre l'exemple des presses britannique et américaine. Pour le prestige moral de la France, de cette terre élue où la plupart des grandes idées sont nées avant de rayonner dans le monde, pour la patrie d'Allan Kardec, il eut été fort beau que notre presse ne se laissât point devancer par les presses étrangères. Mais il est toujours temps de comprendre et d'agir. On nous assure qu'un important journal parisien se propose d'ouvrir, à bref délai, une chronique « Spiritualisme et Spiritisme ». Nous sommes, pour le présent, tenus de ne pas désigner encore ce journal, mais s'il réalisait son projet, nous pouvons lui garantir, par avance, que des milliers et des milliers de Français lui en seraient reconnaissants.

Ce n'est point dire qu'à l'étranger le progrès de nos idées ne va pas sans contradictions. Il serait superflu, en cette chronique qui n'est point un *article*, de faire le tableau des points de vue opposés, et même des polémiques qui, sur le sujet du Spiritisme, agitent en ce moment les clergés anglais et américains et aussi beaucoup de partisans ou d'opposants laïcs. En résumé, on observe que, dans les Églises, bon nombre de prélats considèrent nos doctrines et nos preuves comme une vérité de laquelle ne doit pas s'offenser la foi du fidèle. De très nombreuses approbations ecclésiastiques sont venues au vicaire Vale Oven, dont les écrits spirites, — dictés par l'Esprit de sa mère défunte, — sont hebdomadairement publiés par le *Weekly Dispatch*. On trouvera, plus loin, quelques renseignements sur cette admirable série de communications qu'il serait désireux de voir traduire en français, dans leur ensemble qui composerait un très important ouvrage, à tous points de vue. Partout, en Angleterre, on lit et commente ces pages de « Derrière le voile ». Elles contribueront puissamment à rallier des adeptes à nos croyances.

De même, les conférences-tournées de Conan Doyle, l'auteur de la *Nouvelle Révélation*, répandent-elles, jusque dans les villages, la bonne parole. A Londres même, le 11 mars, l'orateur soutenait une controverse en présence de milliers d'auditeurs. Le contradicteur, M. Mc Cabe, qui niait tout du spiritisme, jusqu'aux expériences les plus certaines, les plus indéniables, a péniblement soutenu le combat. Et pouvait-il en être autrement? M. Conan Doyle l'a invité à venir constater, de ses propres yeux, des phénomènes. C'était la meilleure réponse, tant il est vrai que les manifestations des Esprits deviennent de plus en plus nombreuses et probantes.

Des faits? Si l'on voulait, mensuellement, les relater tous, il y faudrait un fascicule de cette revue. Hâtons-nous d'en signaler quelques-uns qui ont un caractère particulièrement démonstratif : il nous suffit

d'ouvrir, au hasard, les revues qui nous parviennent de tous les centres spirites du monde entier.

Le *Correio de Maceio* (Brésil), nous dit la *Revista de Estudios Psiquicos* (Valparaiso, Chili), signale le fait suivant : Un marin anglais, James Pawdell, pendant que son navire faisait escale à Recife (Pernambuco), rencontre en cette ville une jeune fille dont il s'éprend. Il renonce à se rembarquer, reste à terre et se marie. Après quelques années, il a le malheur de perdre sa femme, qui lui laisse un enfant de trois ans. La mignonne présence du pauvre petit ne suffit pas à consoler la douleur du veuf. Son caractère se modifie profondément. Il boit. Il s'énivre. Autrefois ouvrier sérieux, il n'est bientôt plus qu'un habitué de la taverne *Lunch Room*. Un soir, dans ce cabaret maudit, il demande une bouteille de whisky, la boit presque d'un trait et la bouteille encore à la main, tombe si fâcheusement, qu'il se blesse et perd beaucoup de sang. Conduit à l'hôpital, il reste trois jours dans un état de profonde léthargie : les médecins, enfin, certifient sa mort. On l'enterre.

Le soir des obsèques, les habitués du *Lunch Room*, tout à coup étonnés par un vibrant bruit de chaises, se retournent, et dans un coin sombre, épouvantés, *voient* James Pawdell, assis, songeur, le coude sur une table. L'un d'eux, plus brave, marche vers l'apparition, mais Pawdell se lève, passe la porte, sort dans la cour obscure et disparaît. Le bruit de cette affaire se répand en ville, au point que la police de Recife en vient à douter que l'ancien marin soit mort : on pense que peut-être un autre malade, décédé à l'hôpital a été enterré à sa place.

L'exhumation est ordonnée. Et l'on constate avec horreur que le couvercle du cercueil a été « éclaté » par la pression des genoux, que les yeux du présumé mort expriment l'atroce angoisse d'un suprême combat, que les ongles des doigts crispés sont incrustés dans les paumes. Pawdell a été enterré vivant. Il était revenu le faire savoir à ses compagnons de beuverie.

Un cas *d'avertissement* est publié par la même revue chilienne. Laissons parler le correspondant : « J'étais allé à Cincinnati, pour acheter diverses machines utiles sur ma plantation. Au retour, je m'arrêtai quelque peu à Quiwille, où je pris passage sur le vapeur *Cartel*. Je devais le quitter à Vieksburgo, non loin du lieu de ma résidence. A peine étais-je à bord, qu'en pleine conscience, tout-à-coup, je m'entendis murmurer à l'oreille : « Avant la fin du voyage, la chaudière fera explosion ; il y aura naufrage ». L'avertissement m'était donné impérieusement. J'en ressentis une forte impression. Or, il se trouvait que ma cabine était près des machines. Je pris la résolution d'aller parler au capitaine pour lui demander de changer de cabine. Intrigué par mon insistance, il m'en

demanda la raison. Je n'osai lui confesser la véritable cause de ma résolution. A la fin, pourtant il se laissa convaincre par mes motifs tout spécieux et m'attribua une autre cabine. Sur le même bateau embarquait mon ami, le sénateur Gibson, de la Louisiane. Je lui dis pourquoi j'avais agi ainsi et l'engageai à m'imiter. Il crut que je n'avais plus un sou de bon sens. De fait, rien ne pouvait donner crédit à l'avis anonyme et mystérieux. Croyant difficilement aux Esprits, je n'obéissais, en cette circonstance, que contraint et forcé par une volonté supérieure à la mienne. Le jour s'écoula sans incident. La nuit vint, placide et sereine. A deux heures du matin, — nous étions à peu de distance de Memfis, — voilà une explosion formidable. Une partie du plafond de la cabine tombe sur moi. Je suis enveloppé dans un nuage de fumée. Je m'échappe comme je puis, m'oriente, arrive près d'une chaloupe que l'on allait mettre à la mer, à tribord. Quelque temps après, nous étions sur le rivage. Le navire avait pris feu. En retournant chercher quelques rescapés, j'eus le bonheur de sauver le sénateur Gibson. Trente personnes furent ainsi recueillies, sur 180 passagers. La machine avait effectivement sauté. La protection qui m'avait conservé la vie m'a donné la conviction, que je n'avais pas, de l'intervention des êtres de l'autre monde dans la vie des humains ».

Los Principios, organe de l'« Union pour la Vérité », à Buenos-Aires, parle, sans malheureusement fournir de détails, en son numéro de janvier (1), de ce remarquable médium, Juan G. Santander, qui, dans la République de l'Équateur, surprend les savants les plus sceptiques, par le caractère stupéfiant des phénomènes qu'il produit. Santander est un parfait illettré. Pourtant il écrit les pages les plus brillamment littéraires, les plus exactement scientifiques.

Misericordia y Luz, de la Havane, publie deux belles photographies de matérialisations, un homme et une femme : ces reproductions sont accompagnées d'un judicieux commentaire de M. F. Armentaros Estrada.

Reformador raconte ce fait curieux survenu à Rio-de-Janeiro : un soir, plusieurs familles s'étaient réunies pour écouter la musique militaire sur une place de la ville. Une toute jeune fille, soudain, disparaît. On se met en quête pour la retrouver, mais sans succès. La mère, affolée, s'en va de rue en rue, demandant son enfant à tous les échos. Vains efforts ! Et voilà que dans une avenue, elle est interpellée par un jeune homme qui s'afflige de la voir si désolée. Instruit du fait, il semble frappé d'une idée et invite la malheureuse à l'accompagner dans une maison où il se rend précisément. Là, sont réunies diverses personnes, pour une

(1) A la même date, *Los Principios* publie un portrait de M. Léon Denis « apôtre de la cause spirite » et un portrait d'Allan Kardec « le célèbre explorateur de l'Inconnu ».

séance de spiritisme. Il y a un médium. Incrédule, la maman éplorée l'interroge, lui remet entre les mains un objet ayant appartenu à l'enfant. Et le médium de déclarer bientôt que la fillette a été volée par une mulâtresse et qu'il voit l'une et l'autre. Il désigne la rue, le numéro de la maison. On s'y porte en hâte. Le médium avait dit vrai. Et la maman retrouva la petite disparue !

A la « Better Way Spiritualist Society », nous fait connaître *The Progressive Thinker*, un médium se met à parler et l'un des auditeurs apprend que l'esprit d'un de ses amis, décédé depuis trois années, est présent. L'esprit dicte au médium la dernière conversation qu'il eût, de son vivant, avec le témoin stupéfait du prodige. Le médium énumère questions et réponses en changeant de voix, selon le partenaire. « Il m'avait promis, avant de mourir, fait savoir l'auditeur, qu'il se manifesterait de telle façon qu'il n'y eut point de doute possible. La conversation reproduite l'a été fidèlement et, autant dire, mot pour mot ».

A Topeka (Kansas), vivait jusqu'il y a peu de semaines encore, un certain David Williams, médium qui, dès 1912, annonça la grande guerre, « où toute l'Europe serait engagée, et où les États-Unis prendraient part ». Le journal ci-dessus désigné lui attribue quelques autres prophéties à long terme, non moins authentiquement réalisées. (Notons à ce propos que la même feuille américaine (31 janvier) publie diverses prophéties pour 1920. La visionnaire Mary C. Vlasek aperçoit, entre autres faits, qu'avant la fin de l'année, le Japon tirera l'épée contre l'un des peuples avec qui il combattit l'Allemagne. (?)

Le capitaine A. Pearse, dans une petite agglomération du nord de l'Australie, parmi des mineurs, fait connaissance d'une famille composée de la mère, du père et d'un garçonnet de six ans. Il se prend d'affection pour l'enfant. La mère meurt tandis que le père est absent, au travail sur un « claim » éloigné. Teddy, un jour d'orage, est en promenade. Des torrents de pluie s'abattent sur le pays ; la foudre tombe en plusieurs places. Où est le boy? On part à sa recherche. Il reste introuvable. On craint qu'il ne se soit noyé dans quelque trou. Deux semaines s'écoulent, lorsqu'un matin, Pearse *entend* une voix, celle de Teddy qui, à la question : « Où êtes-vous? » répond : « Dans l'arbre, dans le grand arbre. » Un arbre se dressait sur la plaine. Il avait été frappé par la foudre, et à demi troué par le haut. Dans le vide ainsi creusé, on trouva le corps du petit, à demi rongé par les bêtes. L'enfant s'était abrité là. « Je l'enterrai près de sa mère, relate le capitaine, et, la nuit suivante, elle et lui vinrent à moi. Et j'entendis à nouveau la voix de Teddy qui disait : « Maintenant, nous sommes encore ensemble ». *(Light*, 14 février.)

Et, du *Light* du 21 février : « Un télégramme de Milan fait savoir

que l'esprit de la mère du poète d'Annunzio a été évoqué, en une séance à Trieste. Elle pria que l'on avertît son fils de quelque grave danger qui le menaçait, et le lendemain, elle revint se plaindre que l'avertissement n'ait pas été donné. Lorsqu'on lui demanda de prouver son identité, elle dessina, par le moyen du médium dessinateur, un petit crucifix et une cloche. D'Annunzio, informé de ces faits, reconnut, en le croquis, deux objets qui figuraient autrefois dans la chambre de sa mère. Il a exprimé sa gratitude à ceux qui l'avaient instruit de cette communication ».

A Falkirk, un médium de Glasgow, Mme Johnston, se tourne vers l'une des personnes présentes et lui dit : « Vous vous occupez de livres? » — « Non », est-il répondu. — « Pardon, je dis que vous vous occupez de livres. Vous avez compté des colonnes de chiffres, dans un livre, la semaine dernière ». — « C'est vrai ». — « Vous vous êtes trompé dans telle page. Vous avez fait une erreur ». — « C'est impossible ». — « C'est pourtant certain ». Le lendemain, à son extrême surprise, l'infaillible comptable trouva une faute d'addition, à la page désignée. *(Light, 28 février.)*

The International Psychic Gazette (février 1920), consigne le fait suivant. A Holyoke, Massachussets, Mme Ray Corser Duquenne, médium voyant, aperçoit tout à coup, dans son salon, le 29 décembre 1919, un homme assez grossier d'apparence, se tenant les jambes écartées, les mains dans les poches, et qui donne son nom : « David Falkner ». Il y avait dans la pièce quelques visiteurs. Mme Duquenne demande si l'on ne connaît pas un certain Falkner. Il est inconnu de tous. Mais l'apparition insiste, et dans des termes plutôt mal élevés *(ungentlemanly)*. Mme Duquenne lui fait observer son attitude incorrecte et rompt l'entretien. Pourtant, le lendemain, curieuse de tirer l'incident au clair, elle écrit à tout hasard à un ami qui demeure à New-York : « N'avez-vous jamais connu un nommé David Falkner? » Sans fournir d'autres explications. La réponse ne tarde pas et elle est ainsi conçue : « David Falkner? Un de mes anciens employés. Actuellement il doit être dans les Death-Watch Guards. Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis septembre 1918 ».

Le Jornal da Tarde publie un récit que reproduisent tour à tour la *Folha do Norte*, *Verdade* (Brésil), puis *Ecos do Além* (Portugal). De remarquables séances y sont relatées, où interviennent des apports de fleurs, échangées entre assistants par les soins des esprits. Des anneaux sont transportés d'une main à l'autre, et entre personnes différentes. L'esprit prend soin de remettre à l'épouse l'alliance du mari, et réciproquement. Détail plaisant, on invite l'esprit à faire tomber le pince-nez

d'un assistant. Et la table aussitôt d'épeler : « Il ne faut pas toucher au pince-nez de la police. » La personne désignée appartient, en effet, à la police municipale et l'esprit considère sans doute que les gardiens de la sûreté publique n'auront jamais assez d'yeux.

Dans le livre récemment paru, *A Subaltern in Spirit Land*, ouvrage dont l'*Occult Review* de février publie un compte-rendu, on trouve, dicté par un soldat mort au champ d'honneur, le récit de la bataille où il périt : la vie et le tumulte des tranchées sont décrits sous de vives couleurs. Puis, c'est la mort du conteur, sa profonde surprise dans une soudaine obscurité, sa conviction qu'il est toujours vivant, son désir de... fumer. Enfin, il aperçoit un Allemand. Il le tuera donc. Mais l'autre est mort, comme il l'est lui-même. Les deux hommes peuvent impunément s'étreindre à la gorge : le temps est passé où ils pouvaient encore se faire du mal.

Dans la *Weekly Dispatch*, le vicaire Vale Oven consigne une très longue communication du même genre, et il fait observer que si l'on connaissait la forme du langage adopté par les Esprits des soldats morts au feu, et encore tout pénétrés d'argot militaire, on ne serait pas toujours très... édifié.

Le même vicaire Vale Oven (d'Oxford, Lancashire) ou plutôt l'esprit de sa mère, décrit, avec d'abondants détails, ce qui est appelé, dans la communication « la colonie scientifique des âmes ». Les Esprits de haute culture s'assemblent en une sphère où, dans un décor que l'on peut malaisément imaginer, semé d'architectures magnifiques, temples, pavillons, etc. —; ils étudient progressivement les lois de l'Harmonie universelle. L'esprit qui dicte ces révélations au vicaire d'Oxford, prévient souvent que ses paroles sont et doivent être obscures pour nos entendements limités. Il s'efforce de nous faire connaître ce que nous sommes fort mal préparés à comprendre. Ce n'est qu'en termes très approximatifs qu'il parle des véritables *laboratoires* pourvus de ce qu'il est bien obligé de qualifier d'*instruments*, car il n'a pas d'autres expressions pour nous donner une idée, même vague, de la vérité. De même fait-il savoir qu'il assiste à de constants changements de colorations dans l'« atmosphère » où il réside, ces phénomènes étant le résultat d'états psychiques collectifs, et répondant à telle ou telle intention ou circonstance qui groupe les Esprits au travail. Il y a là une investigation périlleuse pour nos intelligences limitées, dans un domaine où les Esprits eux-mêmes, malgré leur clairvoyance, se heurtent à des mystères inexpliqués, sur lesquels, parfois, ils ne peuvent risquer que des inductions. Les communications Oven sont vraisemblablement celles qui sont allées le plus loin dans l'inconnu : il n'est rien d'étonnant que souvent elles nous laissent perplexes par leur prodigieux caractère d'inédit. Un chapitre

bien émouvant est celui où est décrite l'arrivée de certaines âmes « lourdes et inquiètes » dans l'Au-delà. Elles n'osent suivre leur chemin. Il faut que des Esprits charitables viennent les guider. Elles atteignent à un point où des « Esprits veilleurs » les signalent de loin, en dirigeant vers elles des rayons que nous dirions, ici-bas, *lumineux*, mais qui sont plutôt des irradiations psychiques, destinées à fortifier, à soutenir l'âme égarée, et à l'aider à atteindre son but. C'est là un véritable *pont de lumière, pont de force*, pour franchir le suprême abîme qui sépare l'âme voyageuse du terme qui lui est assigné. Nous reparlerons de cette saisissante suite de communications.

***

Concluons par divers renseignements intéressant le monde spiritualiste.

The Occult Review (mars 1920) applaudit à la création de l'Institut métapsychique de Paris, sous la direction de M. le Dr Gustave Geley.

Une Société spirite israélite a été constituée à Londres sous le nom de *The National Jewish Spiritualist's Society* : Pioneer Rooms, 25, Prince street, E. 1.

On signale, à Londres, un nouveau médium, Mrs Mary Inkpen, originaire du Dorsetshire et qui développa ses facultés médiumniques, très rapidement, après qu'elle lui eurent été révélées par le médium Mrs Roseblade, et le Dr Bulter, en un voyage qu'elle fit à Vancouver.

Très bel article, dans la *Psychic Gazette* de janvier, sur Sir William F. Barrett « le père des recherches psychiques ».

Constancia, le 4 janvier, exprime le vœu d'une meilleure coordination de travaux entre toutes les sociétés spirites argentines : « Je crois interpréter l'aspiration des spirites de ce pays, en manifestant le désir de voir se réunir une assemblée — ce qui n'est pas dire un congrès — où pourraient être établies de plus intimes relations, pour favoriser la propagande de la doctrine et son orientation, entre nos diverses sociétés ».

Revista de Espiritualismo constate qu'actuellement existent dans le monde, plus de 6.000 sociétés spirites.

La *Revista de Estudios Psiquicos* (février 1920) publie une traduction de l'article de *La Revue Spirite :* « Conan Doyle et le mouvement spirite en Angleterre » (juin 1919).

Un riche Californien, M. José Wilson Smith, vient d'affecter une somme considérable à une grande édition des principales œuvres spirites.

La *Luz del Provenir* de Ciudad Estrada Cabrera (Guatemala) transmet aux pouvoirs publics une requête de Spiritualistes, tendant à l'éta-

blissement de cours généraux sur le spiritualisme, dans toutes les écoles de la nation.

En Espagne, *El Diario de Pontevedra* suit avec un intérêt constant le développement du mouvement spiritualiste.

On annonce, en Angleterre, la création du nouveau College of Psychic Science. Les « agnostiques », les sceptiques et les croyants y seront également accueillis. Les travaux commenceront au cours de cet été *(Light,* 7 février.)

Un «aimable» compliment au spiritisme : « C'est une véritable orgie de superstition ». *(Sunday Pictorial.)*

L'illustre savant Edison, au cours d'une conversation avec Sir Oliver Lodge, lui a dit qu'en principe, il n'était pas absolument hostile au spiritisme, mais qu'il préférait, au médium, « qui peut influencer les résultats par sa propre personnalité », l'emploi d'une *machine*, parfaitement impersonnelle : « la machine à faire parler les esprits ». Sir Oliver Lodge a répondu : « Eh bien, cette machine, trouvez-là. Nous l'expérimenterons de bon gré ».

Aux États-Unis, *The National Spiritualit's Association* a publié cette déclaration de principes : « Nous croyons à l'Infinie Intelligence. — Nous affirmons que les communications avec les prétendus morts sont un fait positif, prouvé par les phénomènes du spiritualisme. — Nous certifions la responsabilité morale de l'Individu et disons qu'il fait son bonheur ou son malheur, selon qu'il obéit aux lois psychiques de la nature. — Nous déclarons que la Porte du Salut n'est *jamais fermée*, pour aucune âme humaine, sur cette terre ou après ».

M. CASSIOPÉE.

CONFÉRENCE

Sous les auspices de l'Union spirite Française, une conférence a eu lieu à la *Salle des Agriculteurs*, 8, rue d'Athènes, le dimanche 18 avril à 14 h. 30.

Première partie : — *M. Gabriel Delanne : Le Spiritisme et la Science.*

Deuxième partie : — Mlle Adeline Dudlay, de la Comédie Française : *Communication de faits spirites obtenus par elle-même.*

CORRESPONDANCE

A notre abonnée de Bretagne : Nous ne pouvons vous donner dans la *Revue* les conseils que vous nous demandez par votre lettre du 11 mars. Notre Directeur, M. Jean Meyer, est tout à votre disposition pour vous fournir tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin, si vous voulez bien lui faire parvenir confidentiellement votre adresse, Villa Montmorency, Paris, 16e.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.